

A la vue de sa longue robe noire, la foule s'écarte et le laisse pénétrer dans la maison ; les huguenots l'entourent, Blancon lui explique le terrible événement ; le médecin écoute, examine le malade et réfléchit.

Bientôt sa figure se rassérène ; il interroge encore, mais rassure ; il craint que le sang ne frappe le cerveau et ordonne les soins qui doivent combattre le danger ; un barbier habile, prévenu en même temps, reçoit les prescriptions du docteur et tire du bras du malade une abondante quantité de sang.

A mesure que le sang jaillit, la vie semble revenir dans ce corps si rudement frappé ; la peau tressaille et se colore, la respiration se rétablit plus douce et plus régulière, la paupière fait un mouvement, et l'œil étonné, après s'être ouvert fixe et morne, s'anime, reprend l'intelligence et cherche à reconnaître les personnages et les lieux.

Mais sur un geste du médecin, Blancon a fui ; on craint que sa présence ne trouble le malade ; les huguenots se sont éloignés ; cachés, ils écoutent et espèrent ; un vieillard vénérable est seul auprès du médecin, Beaumont les contemple tous les deux.

— Vous souffrez, général, dit le vieillard d'une voix compatissante et affectueuse. Allez-vous mieux ?

— Je souffre ? non. Je suis faible, brisé ; mais, par le diable, où suis-je ? et comment me trouvé-je ici ?

— Vous êtes chez des amis, général ; vous êtes hors de danger, sous la direction d'un médecin aussi instruit que dévoué ; vous n'avez besoin que d'un peu de repos et de sommeil, et demain vous aurez retrouvé votre santé et votre vigueur.